

ZAKHAR PRILEPINE

Des chaussures pleines
de vodka chaude

nouvelles traduites du russe
par Joëlle Dublanche

ACTES SUD

GILKA*

— Tu es cruel, sans pitié, insensible, glacial. Tu mens, toujours, sans arrêt, à tout le monde, pour tout. Tu ne m'aimes pas, tu es incapable d'aimer.

Quand les années ont passé, les mots “je t'aime” commencent à devenir inséparables de cette lamentable conjonction “mais”. Je t'aime, mais. Moi aussi, je t'aime. Mais...

Et en effet, on s'aime. Mais tu m'as trop souvent blessée. Toi aussi tu m'as souvent blessé.

— Va-t'en ! Quitte cette maison !

Je devais de toute façon partir, et j'ai franchi la porte. Elle a claqué bruyamment dans mon dos, et ce claquement a été immédiatement suivi, tel un os qu'on écrase, de l'ignoble grincement du verrou.

J'ai marché, en m'essuyant le front, jusqu'à l'immeuble voisin, et j'ai composé le numéro de téléphone de ma femme.

— Ecoute... eus-je le temps de lui dire.

— Décampe en vitesse. Des types sont venus, en civil et en uniforme, ils voulaient enfoncer la porte, ils te réclamaient.

Mon métier, c'est la révolution. Je sais qu'ils peuvent débarquer chez moi. Je les attendais hier, j'avais de bonnes raisons à cela : ils avaient emmené mon

* Sobriquet du narrateur et littéralement “petite veine”. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

camarade dans une autre ville, en l'accusant de terrorisme. Mais comme hier ils ne sont pas venus, je n'y ai plus pensé. Si on pense à eux tout le temps, on risque de devenir fou.

Sans bouger de là où j'étais, j'ai éteint mon portable dont le signal les a aidés plus d'une fois à me repérer, ce qui veut dire qu'ils peuvent le faire aujourd'hui encore ; j'ai allumé une cigarette et, sans arriver à décider quoi que ce soit, j'ai traversé rapidement la rue et je suis monté dans le premier trolley.

Il est passé en chuintant devant mon immeuble. Les fenêtres de mon appartement étaient paisibles, il n'y avait personne devant, les vitres ne reflétaient aucun visage.

Dans la rue, c'était le printemps, le mois de mai, la limpidité de l'air.

Je suis resté un moment dans une étrange hébétéude, n'éprouvant presque aucune angoisse, caressant des doigts mes paumes sèches, l'une d'abord, puis l'autre. Le trolley était à moitié vide, et j'étais près d'une fenêtre. On entendait le glissement rapide des pneus.

Je me mis à observer les passagers, je les sentais loin de moi, comme si nous allions inexorablement dans des directions différentes. On ne peut pas dire que leurs visages flottaient, c'est plutôt qu'ils ne pouvaient absolument pas s'imprimer sur ma rétine. Ce petit garçon assis, par exemple : mon regard se posait sur lui – et il n'y avait plus de petit garçon, et je ne me souviendrais jamais de quoi il avait l'air. Ou encore cette vieille femme qui se levait : je venais à peine de la regarder, mais elle était descendue et personne ne pourrait me faire dire comment était son visage.

Le monde coulait, calme et fluide à côté de moi, et j'étais comme une pierre tombant dans le fond.

Le trolley me transportait comme si j'étais une pierre.

Nous avons traversé un pont. Une place. Un carrefour.

Le soleil, haut dans le ciel, me brûlait le front ; dehors, il faisait encore bon, mais le trolley était étouffant, comme toujours en été. Je n'aime pas le soleil, s'il n'y a pas à proximité une eau fraîche et abondante. A la maison, je m'efforce toujours de garder les rideaux fermés et d'allumer l'électricité.

Mais aujourd'hui, le soleil me sembla tendre, et tellement nécessaire.

Je détendis les muscles de mon visage et au bout d'un certain temps, deux ou trois stations plus tard, j'eus l'impression que mes joues et mon front se ramollissaient comme de la terre glaise. Et qu'on pouvait modeler avec un autre visage, un autre esprit.

Je suis cruel. Insensible et froid. Je sais mentir, faire mal, ne ressentir aucun regret. J'ai ce que je mérite, je prends des coups sur mon visage de pierre ; mais là où il devait y avoir de la pierre, il y a à présent de l'argile, et elle se brise, s'effrite, laissant les os à nu. Je suis insensible, et glacé, et mort.

Il y a juste une petite veine qui vit encore, et qu'une dernière pulsation de sang tiède fait palpiter.

Nous avons commencé à vivre ainsi : entremêlés comme les branches, les feuilles, les tiges le sont au printemps. Un jour, la mère de ma femme était entrée le matin de bonne heure dans notre chambre et nous avait vus. Nous dormions. *Comment* nous dormions était notre plus grand secret. Les autres secrets semblent à présent ridicules.

Plus tard – il était déjà midi – la mère de ma femme avait dit : “Je ne savais pas, je ne pensais pas que cela existait.”

Nous étions couchés face à face, bras et jambes mêlés, une joue contre un front, ventre contre ventre, une cheville derrière une cuisse, une main sur la nuque, une autre sur la colonne vertébrale, cœur contre cœur. Nous dormions comme cela toute la nuit, nuit après nuit, mois après mois. Si on avait décidé de nous mettre en pièces, on n'aurait pu ensuite reconstituer un seul individu.

Des années plus tard, fatigués, harassés par la vie et les tracas, nous avons commencé à nous éloigner. A nous sentir à l'étroit, à étouffer, à être mal. Seules nos mains, nos chevilles se touchaient, nous nous tenions parfois enlacés – c'est moi, plus exactement, qui la tenais dans mes bras – mais elle s'écartait dans son sommeil, lasse, presque sans vie. Je me souviens de ce sentiment nocturne : lorsqu'une personne, que le sommeil rend inconsciente, vous fuit, en ne vous laissant que l'impression d'une chaleur lointaine, comme celle qui parvient d'une petite étoile à un petit bout de terre éloigné, sombre et solitaire. Et vous, bout de terre stupide, vous captez cette chaleur sans avoir le droit de vous plaindre.

Quand nous nous levions le matin, nous nous efforcions de rétablir ce qui avait été perdu pendant la nuit : par un sourire, un regard, l'idée bien admise que le destin est inéluctable, irréversible, immuable. Et tout recommençait : tiède, âpre, étriqué.

Derrière la fenêtre, passaient les voitures ; dans chacune d'elles, il y avait un corps étranger, comme un météorite. Que de chaleur loin de nous dans le monde, à laquelle on ne peut se réchauffer !

Ensuite, nous buvions notre thé à la cuisine.

J'avais vu la fenêtre de cette cuisine une demi-heure auparavant lorsque j'étais dans le trolley. Je n'avais envie d'y voir personne : ni elle ni ceux qui étaient venus me chercher pour me priver de tiédeur,

d'espace, de ce jour de mai – et déchirer ma dernière veine.

“Où est mon ami, à présent, pensais-je, où l'a-t-on conduit ? Est-ce qu'on va bientôt m'emmener le rejoindre ?”

Mon ami avait un nom remarquable et rare : il s'appelait Il'dar Hamazov. Tout le monde, bien entendu, l'appelait Hamas.

Ces derniers temps, nous avions souvent picolé ensemble, je gagnais de l'argent, je pouvais me le permettre. Nous buvions de la bière et de la vodka, parfois un autre alcool ou du vin chaud : j'aime mélanger diverses boissons, je garde longtemps ma tête et je ne sais jamais très bien si j'ai la gueule de bois ou non, parce que, dès le déjeuner du lendemain, je me remets à boire un peu. Cela n'avait pas de conséquences sur ma capacité de travail ni sur celle de Hamas, nous faisons notre travail avec encore plus de rigueur et de gaieté.

Il était grand, de forte carrure ; le sang asiatique de son père et le sang russe de sa mère avaient donné en se mêlant cet homme beau, droit, honnête.

Il émanait de lui une impression de bonté et de charme. Il portait toujours des vêtements propres, ne dégageait aucune odeur masculine, avait le teint frais et souriait toujours, comme s'il avait très bien dormi, qu'il s'était lavé avec énergie, avait brossé ses dents avec fougue et était sorti de sa salle de bains pour aller retrouver de bons amis, avec un sourire radieux sur son large visage.

Il avait des traits de caractère que j'apprécie au plus haut point chez les personnes de sexe masculin : il était absolument indifférent à l'argent, pouvait se libérer à toute heure du jour et de la nuit pour vous venir en aide, ne manifestait pas envers les femmes d'intérêt maladif et obsessionnel, et ne parlait jamais d'elles.

Il ne ressemblait ni aux enfants lascifs de l'Orient, ni à cette nouvelle race d'hommes russes qui se définissent comme de "vrais" mecs.

L'individu, tel qu'on se le représente dans cette catégorie, se doit d'être toujours décontracté, mais en réalité il est douloureusement tendu, légèrement tourmenté même, par des efforts incessants pour passer au crible chaque mot qu'on lui adresse, au cas où ce mot contiendrait une quelconque perfidie, un doute quant à sa nature d'homme véritable, d'homme viril, nom de Dieu !

Il faut se comporter avec eux de la manière qui convient : je suis de la même race que toi, regarde-moi bien. Extérieurement, ma dignité est discrète, mais à l'intérieur, elle est lourde comme des couilles de bronze. Regardez comme je porte ça. Touchez, et vous sentirez tout de suite combien c'est du solide.

Je suis capable de me comporter ainsi, je l'ai souvent fait, ce n'est pas très compliqué, mais on en a vite assez.

Hamas était tout à fait différent. Mes relations avec lui étaient très simples et lui aussi, j'en suis convaincu, se sentait bien avec moi.

Attablés ou non devant un verre, on se parlait avec cette bonté tendre, cette attention affectueuse qu'on ne rencontre que quand on est gosses, lorsque, âgés d'une douzaine d'années, après une bonne partie de pêche, une belle averse généreuse dont on avait essayé de se protéger sous des buissons peu efficaces qui nous égratignaient, on marchait en compagnie d'un copain complètement oublié depuis, à travers une prairie d'une beauté insoutenable, et que l'immense joie du monde nous avait, pour la dernière fois peut-être, rendus bons, honnêtes, joyeux, et pas du tout, mais alors pas du tout adultes.